Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 66 (1927)

Heft: 51

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité Gust. AMACKER Palud, 3 - LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6. six mois, Fr. 3.50 - Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES MOUTARDS

ARMI celles qui vont geignant et maugréant tout le jour et tous les jours, sous prétexte que rien ne va bien dans le monde, certaines personnes prétendent que la jeunesse a bien changé, qu'elle ne ressemble pas à celle de jadis. Comment pourrait-elle lui ressembler, alors que tout ici-bas est en état de per-pétuel changement, de constante évolution? Nous aussi, les aînés, avons changé. Nous changeons encore tous les jours, plus ou moins, et ce n'est pas toujours avantageusement. Vous ne voulez pas, pourtant, que nos jeunes d'aujourd'hui soient pareils aux éphèbes dont les pères avaient construit leurs villages sur nos lacs. Vous ne pensez pas davantage à les comparer aux fils des Grecs et des Romains, pas plus qu'à ceux des nobles seigneurs du moyen âge. Même, à des époques beaucoup moins éloignées de la nôtre que celles évoquées ci-dessus, la jeunesse était bien différente de celle que nous voyons. Et peut-être bien est-ce au fait de les avoir tous les jours sous les yeux que nous jugeons si sévère-ment nos jeunes. C'est là travers plus ou moins commun à tous les mortels.

Oui, la jeunesse a changé et l'on ne peut, mal-heureusement, la complimenter sans réserves de sa naturelle et inévitable évolution. Une chose certaine, c'est que la politesse, la bienséance, l'urbanité, la courtoisie sont, pour nos jeunes, qualités tout à fait accessoires. Ils professent, à leur égard, une regrettable indifférence, un coupable dédain. Pas n'est besoin de cette indifférence et de ce dédain, au contraire, pour être de son temps et ne point risquer de passer pour être « vieux jeu ». La politesse n'a pas de temps ni d'âge ; elle est de tous les temps ; elle est de tous

Mais trêve sur ce sujet ; il est rebattu. Ce que nous voulons relever, c'est qu'une des rares choses qui n'ont pas changé, pas encore, tout au moins, ce sont les bambins. Ah! ceux-là, ils restent bien les mêmes, à travers les siècles et les siècles et quels que soient les pays et les peuples. Ils restent les mêmes, en dépit des changements qui, partout, s'opèrent dans les mœurs, dans les habitudes, dans la manière de vivre. Toujours, même innocence, même candeur, même regard éveillé et curieux de tout, même tempérament impressif, même affection confiante, même turbulence, mêmes étourderies inconscientes. Ah! quelle heureuse et puissante influence, chez les aînés, que celle d'un moutard. C'est vers eux que nous allons nous réfugier dans l'incessant désarroi de l'existence, toujours changeante, toujours enfiévrée. Ils sont le phare vers lequel se tournent nos yeux, égarés; ils sont l'immuable point de repaire dans les fluctuations constantes de la vie. Ils sont toujours semblables à euxmêmes, les chers petits, jusqu'au jour où, inconsciemment, presque contre leur gré, ils sont lan-cés dans le tourbillon brutal de la vie.

A genoux devant les moutards!

J. M.

Au tribunal. - Accusé, vous reconnaissez avoir volé au plaignant plusieurs bottes de foin... Qui vous a poussé à commettre ce délit ?

- La faim, monsieur le président.



IENA DAO SONDERBON

AI a houitant'an stâo teimps que l'ant fé lo Sonderbon, lè vîlhio. Mâ l'ètant dzouveno adan et dâi tot crâno, allâ pî! La guierra lè zèpouairîve pas, atant leu que lâo fenne. Stasse à Tyintyerne ètait iena dinse, quemet stâosse dâi teimps dâi Romain, qu'on appregnâi à l'écoûla, la mére Gracque, que crâïo, et dâi mouî d'autrè.

Lè piquiette l'ètant dan vegnâi convoquâ Tyintyerne po lo Sonderbon. L'ein ètâ pardieu bin embétâ. L'avâi onna vatse que dèvessâi lo vî po stâo dzor, onna tchîvra que l'atteindâi lè cabri, onna troûïe assebin. Tota la famille, quie! Et l'arâi bin voliu ître quie po reçâidre la postérità.

L'ètâi dan quie à einmalyî, à tsâossemaillî po sè veti po parti, à teni on par de tsausse, et pu on autro par, sein savâi lè quinte faillài betà: lè vîlhie âo lè nâove? Vo séde que, adan, on fournessâi sè z'haillon sè-mîmo et on n'ètâi pas tant dèfecilo.

Vo dio dan que Tyintyerne tyintyernâve. Se

sa fenna lâi avâi de à sti momeint :

Va tè catsî à l'étrâbllio. Derî que t'î mau fotu » l'âi sarâi zu. Mâ la Djudî l'ètâi pas 'na fenna dinse. Ie fâ à son homme :

Tè faut allâ et pu l'è bon! Bambane pas tant. Et po lè tsausse, mets lè vîlhie, que t'ein ausse omète on par de retsandze quand te re-vindrî de la guierra et que stâosse que te mets sarant crebllaïe de balle quemet la crebllio à

L'è cein que l'ètâi dâi guierriére!

Marc à Louis

Lo concert dâi régent pè la Cathédrala. (Patois d'Aigle.)

Mon vîlhio Marc à Louis,

Le m'à décidà avouè son papâi, et quemeint l'a de, suz'aleâ à la Cathédrâla po oûre sti bé concert. Mon Dieu, que fasâi bé l'oûre, n'è rein de le dere. Le cogniu que, por ître on régent, faut âvai n'a balla coraille, mâ sti coup l'é cru que tui cliau tsanteu l'avont itâ fére on tor ein Paradis. L'è pas croyablio que sâi lou mimo que l'on einteind ein passeint dèvan l'écoula : « Astou feni dé babelhi! — Tin té drâi! — T'es ti maunet! — Recordé ton livret doze! — Te me farâi le verbo désobéir, et dinse et dinse. » (Portant, l'étâi bin tui dî régents et di régentes). L'âi avâi di Dzoratâi et di Combiers, di dzein de Bex, dé z'Ormonans et di Cacapeyvres. Lâi avai di damés, di dzouvenés et di galezes et d'outres on bocon marquaïes. Et di tsanteu vegnivon di z'écoûles dé montagnes, cô n'a chotse pioule sû lè tavellons, d'outre arrevavont d'onna balla carraïe io l'on pu sé bâgnî dévant que dé eintrâ à l'écoûla! Mâ, po Monsu Lang, tot cein n'étâi que di z'éléves, et faillâi vaire quemein té menâvé tot sti mondo. l'é rizu ein mé-mêmo ein

veyeint mon vîlhio maîtré, que mé fasâi tant pouaire à l'écoûla, sè feré régeintâ à son tor.

Mâ, tot parâi, l'étâi rîde biau. Lou z'eincoura que tsanton dévant le Pape, qu'on leu di la Chapelle Sixtine, è Russes qu'ont di pâi de fennés, totes cè beindés d'étrandzi ne sont pas fotu d'ein fére atant. Trâi iadze ié dû mè motsî pô ne pas mé fére vergogno ein pliorant quemein n'a fémala! L'è tot vo derè, pas? Et bein vo vegne! ransignolets et ransignolétes.

Tanta Marion.

L'ABBAYE DE L'ARC DE LAUSANNE



U XVme siècle déjà existaient en notre ville des sociétés pratiquant l'exercice du tir : la confrérie des arbalétriers, celle des archers, celle des coulevriniers.

Cette dernière remplaça avec le temps la coulevrine par l'arquebuse, puis par le mousquet;



mais toutes trois reçoivent encore en 1637 un subside de la commune et ce n'est qu'en 1659 qu'une ordonnance souveraine déclare le tir à l'arc « envieilli et inutile ». Envieilli, pas tellement, puisque qu'en 1627 les Anglais l'avaient employé avec succès au siège de La Rochelle; inutile, pas davantage, puisque leurs archers, à deux cents mètres, tiraient plus vite et avec plus de précision qu'on ne le faisait au fusil à l'époque des guerres de Napoléon.

Ainsi les 43 Lausannois qui, le 29 avril 1691, fondèrent la Noble Abbaye des Archers, ne firent que maintenir une antique tradition et peutêtre même reprendre la succession de la vieille

confrérie.

La ville leur accorda peu après une subvention annuelle et approuva leurs règlements; mais ils n'obtinrent que plus tard l'autorisaion de LL. EE. de Berne.

Au début l'organisation est toute militaire : la compagnie a un capitaine, un lieutenant, un enseigne et des sergents. Un boursier est chargé de gérer les fonds, des secrétaires tiennent les procès-verbaux.

C'était fort bien pour les cortèges et pour les tirs, mais insuffisant, paraît-il, pour les assemblées, car en 1750 « la Noble Abbaye convient d'établir six conseillers, desquels il y en aura deux qui changeront toutes les années en tirant